

Inter
Art actuel



RHWNT Québec-Wales

Guy Sioui Durand

Number 90, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45820ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sioui Durand, G. (2005). Review of [RHWNT Québec-Wales]. *Inter*, (90), 15–18.

La critique d'art doit s'ajuster au cosmopolitisme de la circulation et des rencontres des artistes à l'œuvre. Un tel défi d'analyse était posé par la conclusion en sol québécois de l'échange *RHWNT Québec-Wales*, premier volet des trois prévus lors de la 14^e Rencontre internationale d'art performance de Québec organisée par Le Lieu, centre en art actuel¹.

Programmées sur quatre jours, les prestations d'artistes vivant dans la ville de Cardiff au pays de Galles du Royaume-Uni débiteront par un 5 à 7 de projections vidéo et de brèves « actions » par Paul GRANJON et André STITT au Lieu. Le lendemain, deux performeurs, Eddie LADD et à nouveau Paul GRANJON, vont animer le centre d'artistes. Puis le surlendemain dans l'après-midi, on aura droit à deux interventions de longue durée hors les murs : Phil BABOT à l'îlot Fleurie et Jenny SAVAGE avec ses propositions de parcours dans la ville. En soirée la galerie Rouge accueillera Simon MITCHELL et Matt COOK. Le tout se clôturera le quatrième jour par une rencontre de discussions sur l'art actuel à Cardiff autour de Heike ROMS, d'André STITT et de Guy SIOUI DURAND.

Sous cet angle, la présentation d'Heike ROMS n'en devint que plus pertinente pour l'analyse des performances des cinq artistes venus de Cardiff. Dans une allocution bien documentée, elle a mis en évidence l'origine politique de l'arrimage de gestes artistiques de protestation et de survivance de la part des artistes gallois, une collectivité à la culture longtemps minoritaire – la langue parlée, le welsh, touche 20 % de la population –, ce qui n'est pas sans rappeler la naissance de l'art action au Québec lors de la Révolution tranquille des années soixante. Insistant sur les développements récents, dans les années quatre-vingt-dix, de l'art performance à Cardiff, ROMS a mis en évidence le développement de trois pôles : une constante préoccupation pour la langue ; des explorations d'art *in situ* dans les landes et d'art environnemental dont les expéditions d'art-aventure et les résidences ; puis un art action urbain grandement nourri par la venue de performeurs étrangers dans le sillon d'André STITT qui opère chez lui la galerie Trace : Installation Artspace vouée aux installations².

L'occasion était belle d'expérimenter l'expression *Time Based Arts*, cette attitude propre au pays de Galles et chapeautant des pratiques plurielles interdisciplinaires entre militantisme, théâtralité et performance.

ANDRÉ STITT

Reliquat, au nord, du mauvais temps provoqué par l'ouragan Yvan dans les Caraïbes, il ventait et pleuvait fort le jeudi soir d'arrivée des artistes gallois au Lieu. À peine une dizaine de personnes s'y sont déplacées. Qu'à cela ne tienne, les habitants du pays de Galles étaient familiers avec la pluie !

Affiches sur les murs et projections vidéo de certaines prestations des artistes seront « enrichies » par deux brèves « actions performatives » sur fond de musique « techno-trash ». Il appartenait à André STITT, leader de l'équipée galloise, d'ouvrir le bal. Né à Belfast en Irlande, l'artiste est considéré comme un performeur légendaire non seulement en Grande-Bretagne mais dans toute l'Europe. Ses performances physiques, excessives et critiques de nos formes d'aliénation explorent ce que les bien-pensants considèrent comme tabous³. En 2000, il vint enseigner à Cardiff et fonda dans sa demeure la galerie Trace : Installation Artspace dont la solide programmation favorisa les échanges en réseau dont *RHWNT* découla. Au Lieu, il y est allé d'un énergique extrait de sa performance *God Is Sexy* : habillé d'une chemise à col, mais sans manches, de prêtre, son charisme gestuel et vocal allait « donner le ton » aux autres. Paul GRANJON a suivi. Il a entonné avec humour une ritournelle accompagnant l'une de ses performances robotiques. *RHWNT Québec-Wales* était lancé.





EDDIE LADD

Le tracé de lignes au sol entourant le divan vert suggérait un appartement avec ses divisions. Avec une présentation en voix *off* (faite par Heike ROMS en langues welsh et française), Eddie LADD allait danser un récit de dédoublement de soi. Elle, la performeuse, nous dira-t-elle, a intériorisé une musique que l'on n'entendra pas, dans cet appartement dont on ne voit ni les murs, ni les portes, ni les meubles, à part ce sofa. Tout ce cinéma (images, rythmes et mouvements) n'était que dans sa tête, comme le personnage joué par Catherine Deneuve dans le film *Répulsion* de Roman POLANSKI, l'histoire d'une psychose trouble.

Le souffle, la gestualité du corps et les déplacements dansés, entrecoupés de quelques repères ici et là, composaient cette chorégraphie minimale au tempo muet, parce que dans la mémoire vive de la jeune femme.

Que dire ? Pour les puristes, il s'agissait là de danse. Pour les autres, intéressés aux nouvelles zones hybrides de l'art performance, ces liaisons entre l'oralité (narration), la danse (le corps-matériau) et le cinéma (les images animées comme référence mentale) pouvaient non seulement dessiner de nouveaux confins à l'art action, mais encore introduire certains éléments de la réalité culturelle vécue au pays de Galles.

D'une part, on sait que, dès ses débuts, la danse a tangué vers la performance. On se souvient de Marie CHOQUINARD et de Dena DAVIDA dans les années quatre-vingt et, plus près de nous, des collaborations multimédias entre Benoît LACHAMBRE et Julie-Andrée T. D'autre part, l'introduction de la traduction (welsh, anglais, français) comme perte de repères lors du passage d'une langue à l'autre dans la performance et une autre transposition de la trame narrative schizophrénique du film de POLANSKY dans les gestes et reprises de souffle de l'artiste renvoyaient encore à la conjoncture des identités culturelles comme celles vécues à Cardiff.

PAUL GRANJON

Artiste travaillant avec l'électronique, la robotique, la vidéo et la programmation, Paul GRANJON adopte une démarche ludique à la production de machines pour les vidéos, les installations et les performances. Humour et technologie robotique enrobent le fait que, dans le fond, Paul GRANJON est un artiste « causeur-chanteur-technicien ». Son laboratoire fictif, le Z-Lab (www.zprod.org), sert d'assise néanmoins à un solide système de création hybridant chansonnettes pour instruments originaux (ex.: sa « zitarre ») et robots qu'il fabrique avec une parfaite maîtrise multimédia de l'ordinateur et de la projection vidéo en temps réel.

Portant un regard cynique sur ces types d'inventions superflues comme les tamagotchis japonais, ces petits animaux robotisés électroniquement aux sentiments et aux activités animales et humaines, GRANJON a construit des performances et des vidéos prenant aussi à rebours les adeptes de l'idéologie « transhumaniste » des corps obsolètes prônant les mutations technologiques⁴. Son travail respirait le plaisir, le bonheur, une ironie le plaçant au cœur de ses dispositifs et, par là, l'humain, avec une compréhension tout aussi aisée dans l'auditoire. Les robotiques vidéographiques performatives de GRANJON : un art du bonheur !



JENNY SAVAGE

La déambulation populaire proposée par Jenny SAVAGE a épousé la formule relationnelle en proposant, le temps d'une ballade, le concept inversé de l'étranger en visite chez l'hôte, soit le fait d'être touriste chez soi, en quelque sorte⁶ ! Cette attitude, à la base, consistant à « se mettre dans la peau de l'autre » s'est orchestrée à partir du local du Lieu, devenu pour un après-midi un kiosque offrant des circuits de promenades dans la ville, sauf que l'artiste y a ajouté une procédure de documentations mnémonique et visuelle. Sur une feuille représentant un dessin du parcours choisi, le promeneur était invité à se documenter et à se conformer aux quatre phrases suivantes pour faire « bonne route » :

- 1 Lire les cinq cartes d'activités que vous avez choisies dans le sac ;
- 2 Utiliser un « post-it » séparé pour faire chaque activité, ou comme indiqué ;
- 3 Sur chaque « post-it » utilisé bien noter l'emplacement de l'activité ;
- 4 Quand vous aurez complété vos cinq activités, revenez à la galerie.

Sur le grand mur de la salle du Lieu, Jenny SAVAGE avait préalablement dessiné une grande carte des quartiers de Québec sur laquelle elle a demandé aux gens de retour de leur périple d'épingler les *post-it*, ces petits feuillets collants de couleur jaune, créant ainsi des touffes territoriales sur la carte.

Le temps ensoleillé aidant, la participation s'est traduite par des touffes de collants faisant quasiment disparaître de la cartographie plusieurs espaces, ce qui réhabilitait gentiment cette idée que ce sont les résidents et les passants de tous ordres qui façonnent la vie urbaine et non seulement les architectures et aménagements routiers.

PHIL BABOT

Impliqué artistiquement dans la ville de Cardiff, notamment autour du centre culturel Chapter et de la galerie Trace, Phil BABOT est un artiste préoccupé par la musique et le rapport à la nature. On sait que le pays de Galles recèle certaines des plus anciennes pierres du monde dont les énergies telluriques ont stimulé un rapport nomade chez plusieurs artistes dans leurs landes⁵. On sait également que son sous-sol minier a généré une industrialisation-urbanisation en conséquence, Cardiff ayant été longtemps une capitale portuaire du transbordement de la houille de premier plan. Aussi fallait-il s'attendre à ce que ces éléments d'interface avec la nature soient palpables chez au moins un des artistes gallois de la performance. Même si l'îlot Fleurie demeure l'un des lieux les plus austères et hostiles à tout aménagement naturel harmonieux, c'est là, sous les bretelles de l'autoroute Dufferin, que BABOT s'est livré à une manœuvre de longue durée.

Il a magnifiquement mis en tension deux séries d'actions : une première série de gestes de l'ordre de la mortification du corps dans son rapport ouvrier au sol et, métaphoriquement, au sous-sol, et une seconde vers le haut telle une utopique élévation vers le ciel. Utilisant tour à tour gants, cordes et outils de travailleurs pour se mesurer aux architectures de béton et de métal, BABOT a, lui qui expérimente aussi les sons, introduit une dimension sonore hirsute dans cette culture urbaine de l'îlot que « tatouent » le parc des sculptures, les tags et les signes tribaux sur les murs du stationnement ainsi que les fresques sur les pylônes. Insérées dans des actions bruitistes et avec un évident caractère spirituel, plusieurs des interventions de BABOT étaient fréquemment orientées vers le ciel d'où émanaient la lumière du soleil, la percée de coins de ciel et le vol



d'oiseaux perchés le haut des grands lampadaires entre les piliers et les armatures de béton. Un beau moment de synthèse entre le haut et le bas a pris forme lorsque le performeur s'est enduit le visage de houille noire, sorte de synthèse de deux univers : chez nous l'ancien rituel, lors de deuils, de mes ancêtres hurons-wendats qui se couvraient le visage de cendres et les visages des mineurs de charbon happés par les tunnels de la mine m'ont alors frappé.

SIMON MITCHELL

Dans un corridor dessiné au sol avec du *tape* rouge, Simon MITCHELL a déposé et rempli cinq chopes de bière anglaise. De stature imposante, l'artiste s'est attaché, grâce à des câbles de genre *bungee* à l'horizontale, à la rampe de l'escalier qui monte au second étage de la galerie Rouge. S'ensuivirent ses tentatives de courses retenues de plus en plus périlleuses pour évidemment attraper les bières et les boire.

À l'épreuve physique avec dangers de glissades brutales, de chutes avec ecchymoses et de chocs inévitables à la colonne vertébrale allaient se joindre l'adrénaline, l'agressivité décuplée liée à l'évidente volonté de réussir la quête de toutes les bières, de gagner l'épreuve, de faire l'exploit. Spectaculaire performatif contre le spectacle ? Simon MITCHELL dans ce « bar-galerie » œuvrait sur cette mince ligne de sens pendant que la foule scandait, en redemandait, exactement sur le même registre que celui des valeurs sportives, des exploits pour l'épate ou des records du livre *Guinness* - curieusement la marque de la bière anglaise utilisée... Or, en aucun temps le performeur n'a introduit une transgression dans son parcours forcé : MITCHELL a performé, a persisté et a fini par se taper ses « prises » de taverne.

Plutôt que de rejeter du revers de la main cette action, c'est une série de questions et de réflexions qui m'ont happé. Il se pourrait que Simon MITCHELL et sa performance à Québec aient été avec Phil BABOT mais dans un tout autre registre, plus que tous les autres de l'équipée, le porteur authentique par son art performance de la réalité culturelle galloise, celle de Cardiff en tout cas !

Un fait de société animant les week-ends de la ville de Cardiff m'a paru nourrir l'imaginaire performatif de MITCHELL. Pour celui qui, comme l'équipée des artistes québécois l'an dernier, visite la



ville, impossible de ne pas se confronter au fait que le cœur de Cardiff, la ville, est « crevé » du plus gros stade de football et de rugby du Royaume-Uni. Chaque week-end la ville se change en aire de sport-spectacle avec ses dieux du stade, ses fans costumés, ses *hooligans* et tous ses pubs qui s'enflent. On en ouvre même de nouveaux le long des rues. La ville devient une buvette généralisée. Les mineurs des alentours viennent fêter avec les partisans venus par trains et autocars. Dans ces moments-là, l'alternative dans cette ville ouvrière apparaît sans l'ombre d'un doute dans les quelques rares lieux d'art comme à l'université avec son département d'art qui attire beaucoup d'étudiants de partout, au centre culturel Chapter, à la galerie Trace, bien sûr, ou par l'entremise du collectif Tactile Bosche – dont notre artiste, avec des complices photographe et peintre, est l'un des membres fondateurs – et autres collectifs en réseau comme Morefront, G39 ou 2nd Wenesday Group.

La vigueur avec laquelle Simon MITCHELL a délivré tout le paradoxe urbain et culturel d'art action en fonction de son contexte reflétait bien ce contexte urbain gallois. Au delà de l'exploit narcissique et de la bière répandue, c'est vraiment l'odeur de Cardiff qui a flotté quelques instants dans le bruyant bar-galerie de la rue Saint-Joseph à Québec.

MATT COOK

Il aura fallu beaucoup de cran à ce jeune artiste, adepte de l'art électronique audio de style VJ-DJ, pour performer, car Matt COOK n'avait pas vu suivre ses bagages au Québec. Il a donc improvisé aux tables tournantes de la galerie Rouge une brève prestation sonore en direct couplée à un simulacre de jeu vidéo guerrier, devenant meneur de jeu et joueur simultanément. La performance aux tables tournantes a créé un halo qui, apprécié par plusieurs, a restreint l'espace-temps de la galerie Rouge.

YRHWYDWAITH

L'équipée québécoise de *RHWNT* à Cardiff l'an dernier avait vu ses installations et performances s'inscrire comme un volet de l'événement d'art multidisciplinaire du centre culturel Chapter, créant un contexte d'achalandage remarquable. L'inclusion du volet gallois dans la rentrée automnale à Québec⁷ comme volet d'ouverture de la 14^e Rencontre aura causé le même effet à Québec.

RHWNT s'est terminé par une discussion au Lieu, la question identitaire de la culture artistique au pays de Galles, et par extension au Québec, refaisant surface sans qu'il y ait vraiment consensus chez les artistes de plus en plus nomades. Il va de soi que l'individualisme qui prévaut en art, et plus particulièrement dans l'art performance, rend ardue toute approche d'appartenances locale et nationale. En outre, la standardisation des concepts, des pratiques et des technologies de l'art actuel rend aussi plus difficile le repérage des spécificités culturelles communautaires, voire nationales. Qui plus est, l'art performance exprime davantage détachement, rupture individuelle d'avec la culture commune locale, au profit des vogues et des procédures sans autre frontière que la communauté d'appartenance des performeurs où se développe un discours qui sert de référence.

Toutefois, comme j'ai tenté de l'analyser ici, les performances d'Eddie LADD, de Phil BABOT et de Simon MITCHELL ont introduit à Québec certaines facettes culturelles du contexte qui prévaut à Cardiff. Les autres performeurs de l'équipée galloise ont certes davantage traduit dans leur langage performatif personnel une internationalisation multimédia et « indisciplinée » aux usages technologiques de même que des stratégies relationnelles apatriales propres au réseau international de l'art performance. Du tout, cependant, a émergé la convergence galloise des quatre éléments fondateurs de leur conception de l'art action comme Live Art et Time Based Arts : *y maes* (le champ), *y tir* (la terre), *y ty* (la maison) et *yrhwydwaith* (le réseau)⁸.

1 On se souviendra qu'un an plus tôt (octobre 2003), un groupe d'artistes de Québec (Les Fermières Obsédées, Christian MESSIER, James PARTAIK, Guy SIOUÏ DURAND) et de Chicoutimi (Claudine COTTON, Carl BOUCHARD, Martin DUFRASNE) avait traversé l'Atlantique pour la capitale du pays de Galles, initiant le premier jalon *RHWNT-Wales*. Tandis que la venue des Québécois était intégrée à un festival d'art au Chapters, centre culturel de Cardiff, celle des Gallois allait être de la *Rencontre internationale d'art performance de Québec*.

2 L'essentiel de la conférence d'Heike ROMS se retrouve dans le texte « Quel est le mot gallois pour *performance* ? Trente ans d'art action au pays de Galles », dans *Inter, art actuel*, numéro 88, novembre 2004, p. 2-13.

3 Cf. André STITT, *Small Time Life*, UK, Black Dog Publishing and Locus +, 2002.

4 Pour un, le philosophe américain Francis FUKUYAMA, auteur de *La fin de l'homme ?* (Paris, Gallimard, Folio, 2004), dénonce comme l'idéologie la plus dangereuse de notre temps le transhumanisme qui vise à « franchir la race humaine de ses contraintes biologiques » alors que se tenait en août à Toronto *Transvision 2004*, le sixième congrès de la World Transhumanism Association, avec en vedette l'artiste australien STELARC qu'on a pu voir à Québec en 1993 et en 1999 avec ses performances-démonstrations.

5 Par exemple, l'expédition d'art-nature *Marcheurs des bois*, une collaboration antérieure entre Ointment, un collectif d'artistes basé dans la campagne galloise, fait des expéditions art-nature et des résidences de création *in situ* l'un des pôles nature-culture de l'art immédiat, et Boréal Média en Hautes-Laurentides avait permis à Phil BABOT une première venue en territoire québécois en 2002.

6 Il y a quelques années, j'avais rencontré un couple de la banlieue de Québec qui avait pris la décision de louer une chambre d'hôtel dans le Vieux-Québec et d'être « touriste dans sa propre ville ». Aussi à cette époque, une autre connaissance, qui n'avait jamais voyagé, avait décidé de « se pratiquer avant de partir » en louant une chambre dans un petit hôtel, au coin de la rue d'Auteuil et du chemin Saint-Louis.

7 Par exemple, la même semaine à Québec on pouvait circuler du vernissage de photographies, dans le cadre du *Festival de l'indifférence* organisé par le collectif Les DéclencheurEs à la galerie Rouge sur la rue Saint-Joseph, au vernissage-happening *L'ubette du Bô* de Joël HUBAUT à l'Œil de Poisson, centre d'artistes au complexe Méduse.

8 Heike ROMS, *op. cit.*

